Sid Ahmed Agoumi, la passion du théâtre

par Mustapha Laribi
Djazaïr magazine, n° 4, avril 1996

Les acteurs, comme tout homme, ont des rêves. Le leur, c'est de jouer un jour Shakespeare, Pirandello... Sid Ahmed Agoumi a sauté de joie lorsqu'on lui a fait cette proposition, il y a quelques mois, de jouer dans *Comme tu me veux* de Luigi Pirandello, dans une mise en scène de Claudia Stavisky.

Dans cette pièce, Agoumi incarne Bruno Pieri, un officier dont la femme disparaît durant la Première Guerre. Pendant des années, son souci va être de partir à la recherche de cette femme, jusqu'au jour où il croit la retrouver en la personne de l'inconnue qui se prête au jeu. Mais est-ce bien elle ? Même l'auteur ne tranche pas la question. Au-delà de l'intrigue policière, Pirandello pose dans cette pièce le problème du comment les gens nous perçoivent, quelle image nous conforte dans notre perception d'autrui. C'est une pièce qui n'a été que très peu jouée, le rôle de cette inconnue ne pouvant être campé que par une comédienne d'exception trouvée ici en la personne de Nada Strancar.

Avec des comédiens talentueux et chevronnés comme Nada Strancar, Françoise Bertin... qui ont travaillé avec Antoine Vitez, Sid Ahmed avoue vivre des moments intenses et un rythme de travail époustouflant. « *Je réapprend une autre façon de jouer, d'interpréter, qui enrichit la mienne. Nous avons notre manière, notre faconde, notre truculence, notre gestuelle... Ici en France, ils ont leur approche théâtrale qui nous désoriente un peu par son niveau de codification, mais qui a sa richesse, sa personnalité, son originalité.* »

Pour cette pièce qui a nécessité dix semaines de répétitions intensives, Agoumi a dû avec beaucoup de peine décliner la proposition de Gabriel Garan de partager la vedette avec Nelly Borgeaud dans *Le Faucon* de la Québécoise Marie Laberge. « *Le choix a été cruel, car jouer Pirandello, est une occasion qui ne s'offre que rarement dans la vie d'un acteur. J'en tire une grande satisfaction et de la fierté. Je le regrette vivement pour Marie Laberge et surtout pour Gabriel Garan à qui je fais mes excuses.* »

Depuis son arrivée en France au printemps 1994, Sid Ahmed Agoumi a enchaîné pièce sur pièce. Après *La Répétition* de Ziani Chérif-Ayad (Théâtre des Amandiers, puis Avignon 1994), il a été distribué avec Sonia dans *Le Collier des ruses*, un opéra de musique contemporaine du compositeur marocain Ahmed Essyad, monté par Anne Torrès, avec les quatrains d'El Hamadani [en arabe surtitré]. (L'évènement du Festival Musica, Strasbourg 1994). Puis il y a eu l'adaptation de *Timimoun* de Rachid Boudjedra, au théâtre Sarah Bernhardt, *Le Châle andalou* d'Elsa Morante et enfin *Les Généreux* d'Abdelkader Alloula (Avignon [1995], puis Théâtre du Rond-Point 95), dans le rôle de Djelloul-le-raisonneur. « *Le succès de la pièce d'Alloula,* tient à souligner Agoumi, *on le doit à la découverte d'une oeuvre, d'un théâtre différent, en cela qu'il est inscrit dans la vie réelle, dans la respiration de la cité, avec un propos, une forme théâtrale tout à fait nouvelle, un verbe plein de fraîcheur et de générosité, de beauté et de poésie, de mémoire, d'amitié et des personnages qui n'existent plus vraiment dans l'écriture moderne française.* »

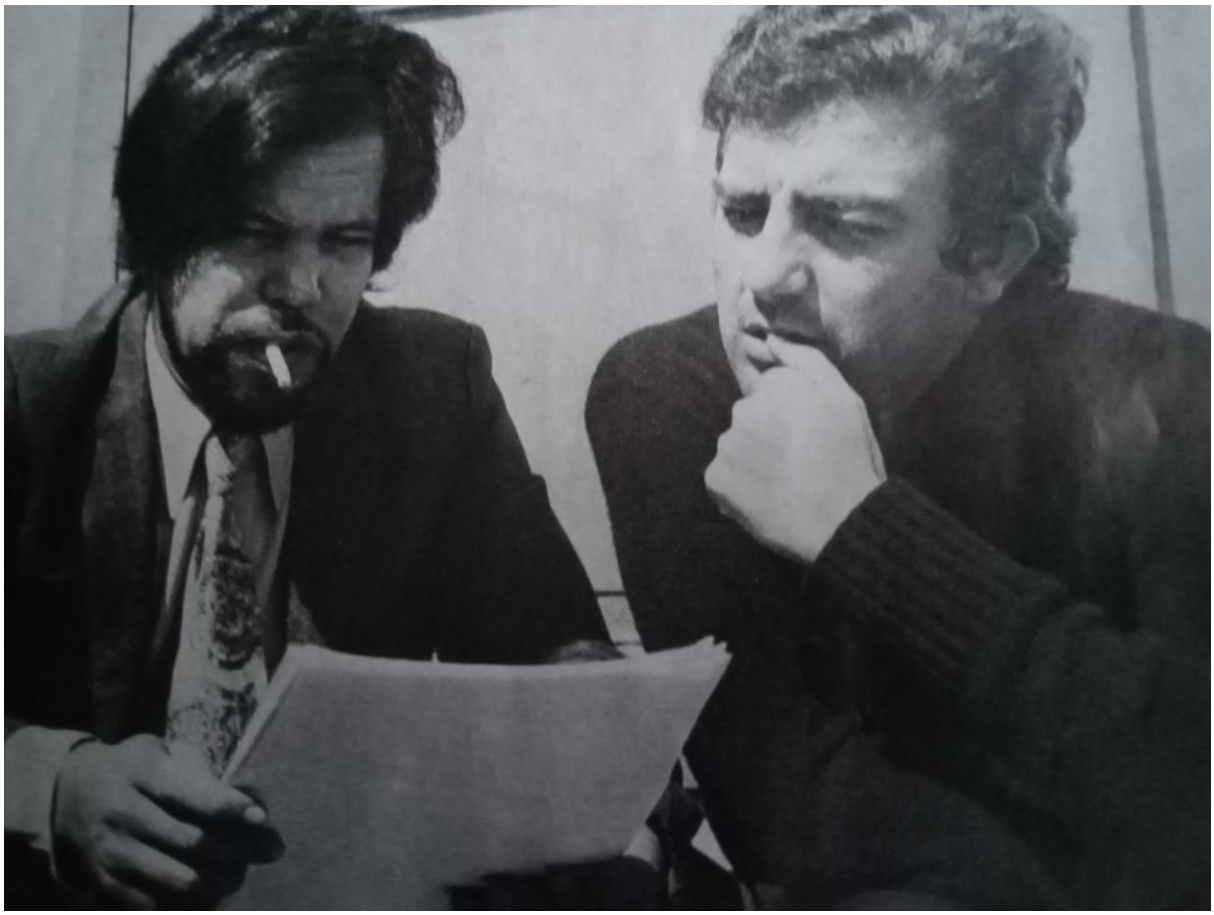
Sid Ahmed Agoumi dans le rôle de Djelloul le raisonneur, ‘Les Généreux’ d’Alloula, Avignon, 1994. D.R.

Chez cet acteur énorme, cet interprète accompli, aussi à l'aise en français qu'en arabe, il y a la puissance du mot décoché sans emphase, du son qui fait mouche, dont il sait tirer le meilleur. « *Pour un pays de tradition orale, le verbe est vie. Chaque mot, en plus d'être son, est chair, il est pulpeux et pour un comédien, c'est chargé de substance. Pour nous si le mot n’est pas charnel, il perd de sa consistance, de son imaginaire, de sa force. Quand la grand-mère te raconte une histoire sans surcharger le mot, le verbe, ton imaginaire ne s’envole pas. Ici, on se contente du mot. Faire confiance au seul mot est une forme, mais donner chair au mot, c'est là où l'acteur intervient, où l'image est installée et où l'imaginaire décolle.* »

Longtemps jeune premier du théâtre algérien, Sid Ahmed Agoumi a été de toutes les pièces des années 60. Véritable bibliothèque vivante, il se souvient de grands moments de théâtre qui lui ont permis de mieux cerner son travail d'acteur. De *Roses rouges pour moi* de Sean O'casey [1964] où il tint le rôle principal, au *Foëhn* de Mouloud Mammeri monté par Jean-Marie Boëglin [1967] (La seule pièce d'après l'indépendance a avoir été donnée en français), « *l'écriture de Mammeri est d'une telle richesse, précieuse, originale et forte, elle n'autorisait pas une traduction. La pièce a eu un écho retentissant auprès du public, mais s'est attirée les foudres de la presse à l'époque et Mammeri en a beaucoup souffert.* »

Il a bien sûr joué Shakespeare, *La mégère apprivoisée* [1964], le Scapin de Molière, un personnage qu'il a beaucoup affectionné puisqu'il lui a permis de sortir des emplois de jeune premier pour entrer dans un répertoire plus fantaisiste. Et puis, lorsque l'espace a commencé à se rétrécir au théâtre d'Alger, notamment dans le choix de son répertoire, *Le Journal d'un fou* de Gogol, adapté et mis en scène au Maroc par Tayeb Essediki [1971-1972]. Les Casablancais

se sont déplacés nombreux pour découvrir, une véritable première à l'époque, la performance d'un seul acteur sur scène.



Sid Ahmed Agoumi en compagnie du metteur en scène marocain Tayeb Saddiki (Casablanca, v. 1971-1972) D.R.

Il se souvient avec un pincement de *Homq Salim*, la version du *Journal d'un fou* d'Alloula, adaptée pour lui au début des années 70 et qu'il n'a pu jouer notamment parce qu'il lui semblait difficile de sortir du même personnage, mais dans deux adaptations si différentes et dans un laps de temps si court ; il avoue aussi avoir été quelque peu heurté par un certain didactisme d'Alloula comparé à la truculence du verbe de Tayeb Saddiki dans cette adaptation de Gogol. « *Du reste, Alloula a lui-même joué la pièce et il s'en est remarquablement tiré. J'en étais presque... jaloux. Je me dois surtout d'ajouter que l'adaptation d'Alloula a ceci de particulier, qu'elle a été prise en charge par le public et c'est ce qui fait l'importance d'une oeuvre théâtrale.* »

A propos de Kateb Yacine et son *Cadavre encerclé*, dans lequel Agoumi reste absolument inégalable et dont il fait, pratiquement à chaque apparition, un moment de théâtre plus que rare, un sommet diront certains, il rapporte que Kateb lui a beaucoup reproché d'avoir joué Lakhdar en... arabe classique. "Je suis sorti d'un ghetto pour que vous me remettiez dans un autre", lui dira-t-il.
Pour travailler sur *La Rue des Vandales*, selon Agoumi, la possession du texte ne saurait suffire. « *Outre une assise technique qu'un bon acteur se doit d'avoir, il faut surtout savoir se perdre dans un état second pour obtenir le lyrisme du verbe, de l'envolée, de la phrase, et donc trouver le souffle, le rythme, le sens de la virgule, du mot, toutes sortes de clefs pour vivre et dire le verbe de Kateb. Il faut savoir se perdre à l'intérieur de sa lucidité. Je fais confiance, à certains moments, à cette fragilité, que j'ai, d'acteur pour me laisser aller à cette*

envolée qui me porte au delà de moi-même. Et jamais je ne peux le jouer deux fois de la même façon. » Agoumi qui possède une formation de musique andalouse (il faut l'entendre parodier Bachtarzi a capella), dit jouer Lakhdar comme un istikhbar, ce qui est du domaine de l'impulsion, de la spontanéité du moment, de l'ambiance, du public... « *Alors, ce qui peut se passer chaque soir, je n'en sais jamais rien à l'avance. Quelquefois, la prestation est plutôt laborieuse, voire exécrable. Certains soirs à la fin du spectacle, je me dis: Agoumi, ce soir, tu as été visité! Voilà le mot. Jusqu'à la fin de ma vie, je jouerais ce texte pour espérer chaque fois regoûter à ce privilège d'être visité, d'être frôlé par l'aile d'un ange.* »

Parallèlement à sa carrière sur les planches, Agoumi a été plus que souvent sollicité par le cinéma et la télévision. Avec à son actif autant de films que de pièces, une bonne trentaine, il dit garder de la tendresse pour quelques uns que sa mémoire retient, *Les Hors la loi* de Tewfiq Farès, *La Voie* de Slim Riad, *Kahla ou Beida* de Bouguermouh, *Le Défi* de Moussa Haddad et plus près de nous, *Le Moulin* d'Ahmed Rachedi. Il en regrette d'autres, avant de préciser, « *je peux me commettre au cinéma, sans considérer un seul instant que celui-ci soit un art mineur, mais je ne pourrais jamais me commettre au théâtre. Jai un amour fou pour ce métier et une mauvaise pièce me marquerait plus profondément*. »

Et puis, mise à part une carrière de gestionnaire d'institutions culturelles de taille (Maison de la Culture de Tizi ouzou durant dix années, les salles Atlas et Mouggar-CCI et plus tard le Théâtre national d'Alger dont il démissionnera), il tient l'aventure de *Babor ghraq* (Le Bateau coule) de Slimane Benaissa comme l'une de ses expériences les plus marquantes. « *Une pièce qui nous a permis -exception faite de Alloula- de dire tout haut ce que nombreux pensaient tout bas et avec un impact fantastique. Pire que du courage, c'était à la limite de l'inconscience. C'était une période folle et le public a consacré la pièce en se l'appropriant. Elle était devenue un fait public.* »

Omar Guendouz, Slimane Benaïssa et Sid Ahmed Agoumi dans ‘Babor ghraq’ (Alger, 1983)

Malgré les difficultés de toutes sortes et elles furent nombreuses, ce comédien qui a tout joué et dont l'image chargée de séduction a navigué dans la mémoire de toute une génération, malgré une longue absence des planches, il n'a jamais songé, ni même abordé la possibilité de l’exil. « *C'est un métier d'espoir et de générosité. Sans cela, il reste peu de raison de faire ce métier. Car pourquoi fait-on ce métier sinon justement pour combattre la mort. Je crois que les artistes sont les gens les plus préoccupés de la mort. Jouer est une façon de faire la nique à la mort. Ça peut paraitre puéril un pied de nez, mais on y tient.* »
La perte d'un garçon de dix-sept ans dans un accident, puis l'assassinat d'Alloula en mars 94 furent une « *déchirure énorme* ».

A la veille de son assassinat, Abdelkader Alloula devait monter le *Tartuffe* de Molière et il travaillait déjà à l'adaptation de Mohamed Farrah. Il était tellement méticuleux. C'était un forcené de travail. Ce *Tartuffe* je l'espère verra le jour. C'est une fois que je l'aurai monté que la boucle sera bouclée. Parce que je sais comment il voulait le monter, sans le trahir.

Agoumi, qui précise être croyant, considère qu'il y a un dieu du théâtre. « *Il y a un dieu du théâtre et il récompense. J'ai vu des centaines de comédiens et pas mal de météores, mais ce dieu du théâtre est conséquent. Tu ne reçois que la qualité de ce que tu donnes. Je crois que le destin m'a préservé et ça peut paraître présomptueux et fou, mais je crois que j'ai encore quelque chose à accomplir, à terminer, et que je suis entrain de chercher à trouver quoi dans cet exil.* Avant d'ajouter, « *même dans le Coran que lisent si mal les islamistes, il est dit :* « il se peut qu’un méfait qui vous arrive soit un bienfait et certains bienfaits sont pour vous un méfait. Je suis seul à savoir ». *Si on pouvait lire l'Islam dans cette vision, dans sa générosité, ce qu'il donne comme conscience à l'intelligence, au libre arbitre, nous n'en serions pas là* ».
« *Cette période terrible que vit l'Algérie, c'est insupportable pour l'intelligence, pour*

l'humanisme, pour la raison. Mais les faits sont là. Cette période terrible est entrain de jeter les fondements à l'accomplissement, à l'accouchement d'une société nouvelle à laquelle je n'assisterais malheureusement pas. L'Algérie sera une nation, ce qu'elle n'a jamais été. A quel prix ? c'est la question et il faudra quand même le payer. »

S'il admet qu'aujourd'hui, le potentiel de l'immigration algérienne en France n'a jamais été aussi riche d'individus, de richesse culturelle, technique, artistique... Il reste interloqué par cette quasi-impossibilité de nous rencontrer sans nous détruire les uns les autres. « *On ne veut rien laisser briller comme si nous étions condamnés à rester dans l'ombre. Historiquement et conjoncturellement, nous pouvons apporter un souffle nouveau, de nouvelles visions, y compris à la culture française. C'est ce qu'apporte Alloula, un Kaki ou un Benaissa au théâtre. Une réflexion, une écriture. Et en français. En attendant de faire notre grande psychanalyse collective. Car si nous ne tirons pas les enseignements de cette histoire terrible, nous n'aurons rien compris.* »

Lorsqu'ici de jeunes algériens l'interpellent en lui disant, "Ah vous êtes Agoumi l'acteur algérien", ça répercute immédiatement une charge, c'est un bonheur et une chance inouïe. « *Ce que le public m'a donné tout au long de ces trente années, c'est un privilège à nul autre pareil. Je reste abasourdi de ces témoignages et je continuerai à me battre jusqu'à ma dernière goutte de vie pour dire à ce public, merci de m'avoir choisi.* »

De tout cela, de cet art éphémère qui est le sien, il voudrait témoigner pour tous les acteurs, les vrais ; il voudrait rendre ainsi hommage à ses pairs. « *Je voudrais parler de ce métier pour dire aussi que ce fut un combat permanent, car le public de théâtre n'est pas ce qu'on peut appeler un public docile, il fallait, il faut encore et toujours le gagner. Et ça, ça donne une rigueur que beaucoup de médiocres ne peuvent offrir.* »

En attendant la diffusion, cet automne à Paris, de *Comme tu me veux*, Agoumi a été sollicité pour jouer dans *A chacun son jugement* (Koul ouahed ou hakmou) de Ould Abderahmane kaki (décédé au printemps dernier) et traduite par Messaoud Benyoucef. Nous nous devions de rendre cet hommage à Kaki qui, il faut le reconnaître, est le père du théâtre moderne en Algérie. Alloula s'en est beaucoup inspiré dans sa forme théâtrale. Cela doit avoir lieu en juin à Grenoble, avec Benamar Mediene à la cheville de ce projet.

Et puis, Slimane Benaissa monte une oeuvre inédite pour le festival d'Avignon, un spectacle qui réunira sur scène, outre Agoumi, Jean-Louis Hourdin, Sonia, Mohamed Fellag et Beihdja Rahal au chant. Excusez du peu ! « *On retrouve Kaki et Benaissa à Avignon cet été, c'est un bouquet royal pour l'Algérie et pour l'activité théâtrale. Ensuite il y a la reprise des* Généreux *d'Alloula pour 1997 à Paris. J'y invite vivement nos compatriotes. Sans compter deux propositions pour le cinéma. Tout cela représente à mes yeux la continuité d'un travail qui a commencé il y a longtemps dans mon pays. C'est mon pays qui m'a formé et je luis doit tout.* »